

fut jeté sur sa tête, et avant qu'il eût le temps d'essayer la plus légère résistance, il se trouva complètement garroté, renversé sur le sol et mis dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement.

Il ne l'essaya pas ; se sentant pris il se tint coi et ne souffla pas mot.

Celui ou ceux qui l'avaient si audacieusement attaqué retournèrent toutes ses poches, enlevèrent ce qui s'y trouvait sans oublier les cent onces, puis ils le laissèrent là et s'éloignèrent.

Leur retraite s'exécuta avec tant de précaution, que, bien qu'il prêtât attentivement l'oreille, il fut impossible au capitaine de deviner la direction qu'ils avaient prise.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles le capitaine demeura plongé dans des réflexions qui n'étaient nullement couleur de rose ; n'entendant plus aucun bruit, il essaya vainement de se débarrasser du zarapé, qui non-seulement l'aveuglait, mais encore l'étouffait, et de rompre les liens qui l'attachaient, mais les nœuds avaient été serrés par des gens qui s'y entendaient ; de sorte que tous ses efforts furent en pure perte.

Enfin le galop rapide de plusieurs chevaux frappa son oreille, se rapprochant de plus en plus du lieu où il gisait étendu, ces chevaux s'arrêtèrent, et la voix bien connue de Pedroso cria presque à son oreille avec l'expression du plus profond étonnement :

—Carai ! voilà le capitaine, on l'a tué !

—Eh non, misérable ! hurla don Remigo, je ne suis pas mort, je ne le crois pas du moins, bien que je sois fort malade ; délivrez-moi donc, au nom du diable !

Pedroso et son ami Carnero se hâtèrent de défaire les liens qui garrottaient l'officier et de lui enlever le zarapé.

—Ah ! fit le capitaine en respirant à plusieurs reprises avec une satisfaction visible, il était temps que vous arrivassiez, drôles ; mais à propos, où étiez-vous donc fourrés, que je ne vous ai pas vus en sortant de la maison ?

—Nous courions après votre cheval, capitaine, répondit effrontément Carnero.

GUSTAVE AIMARD.

(A continuer.)